

que la garnison avait fait une sortie et s'était battue avec acharnement toute la journée, je me décidai à me porter sur le théâtre des événements, et je n'étais plus qu'à quatre lieues lorsque j'appris que Bou-Maza informé de ma marche s'était hâté de repasser le Chélif. — Dans une action qui s'engagea entre les troupes commandées par le colonel de St. Armand et les Bani-Ouaghs, peuple très-brave, quoique la force ennemie se composait de 3,000 Kabiles et de 400 chevaux, les arabes furent défaits, avec une perte de 150 hommes : du côté des français six ont été blessés, dont deux amputés et le troisième en mourra.

Dans un rapport du colonel Mellinet Bou-Maza aurait essayé une perte considérable. L'ennemi fut repoussé à trois lieues, et se retira en laissant ses morts sur le terrain.

On lit malgré cela, dans une autre correspondance : "L'agitation continue parmi plusieurs tribus : l'insurrection fait de grands progrès dans la province, presque toutes les tribus ont fait défection : celles de la subdivision d'Oran tiennent encore, mais elles sont fortement travaillées : plusieurs autres de la subdivision de Macara ont suivi le mouvement. Du côté de Saïda les routes sont interceptées. La Yakanbia-entière est en insurrection. M. le colonel Géry était allé avec une colonne de 700 hommes du côté de Siaret. L'état de fermentation dans les tribus de l'Est de la subdivision d'Oran était tel, qu'il pouvait d'un instant à l'autre passer à des actes d'hostilité, et d'un autre côté Oran était entièrement dépourvu de forces.

Le général Cavagnac est avec sa division à Tlemcen, et le lieutenant-général Lamoricière se trouvait à Sidibel, Ableis avec les bataillons qu'il avait amenés d'Alger.

La province d'Alger est tranquille.

Dans notre numéro nous donnerons quelques détails sur l'expédition du maréchal Bugeaud.

— Nous extrayons ce qui suit du *Columbus Times* :

Nous invitons les lecteurs de faire attention à la correspondance du Revd. M. Birmingham sur sa défense de l'ordre des Jésuites. Il est tout-à-fait contraire aux règles que nous nous sommes prescrites d'admettre dans nos colonnes aucune correspondance religieuses. La description historique de la défense de M. Birmingham, nous force de faire une exception à la règle. Outre cela la Société fondée par Ignace de Loyola, portant le nom sublime de Société de Jésus, si distinguée par le grand rôle qu'elle a joué dans les annales de l'histoire, célèbre par les biens immenses qu'elle a faits, par les amis qui l'ont protégée ; puis devenue un objet d'exécration partout, c'est-à-dire en abomination à ses ennemis, cette Société est aujourd'hui l'objet de l'acharnement, ou comme disent ses amis, de la persécution de ses ennemis dans l'Europe chrétienne. Comme ses défenseurs sont en petit nombre dans nos contrées, il est juste que lorsqu'il s'en présente quelqu'un, il lui soit permis de prendre la défense d'une Société autrefois puissante et influente dans le monde, mais maintenant faible et tombant en décadence.

Il ne sera pas sans intérêt pour les nouveaux lecteurs des romans d'Eugène Sue d'en faire connaître la philosophie et le caractère de cette Société célèbre, d'entendre ce qui est dit pour la défense d'un ordre qui a donné naissance à un Rodin.

Aux Editeurs du *Columbus Times*.

Messieurs, — Vous avez inséré dans votre feuille du 3 de septembre dernier, un article tiré de l'*Albion de New-York*, qui a pour titre, *Les Jésuites*. Cette production basse et envenimée, contient une foule de faussetés justement choquantes pour vos lecteurs, et provoquant le dégoût du plus grand nombre de vos concitoyens, à cause des erreurs qu'elle renferme. Je puis dire que dans un sens moral, le corps catholique, est l'image de la forme humaine : si vous frappez un de ses membres, tous les autres ressentent le coup : de même, blessé de vos coups un seul ordre religieux, les "Jésuites" par exemple, ou tout autre, nous le ressentons tous, et ne soyez pas surpris si nous nous plaignons de la douleur qu'il nous cause. Je ne pense pas, messieurs, que vous vouliez de propos délibéré tirer "le petit épée du François Mécréant", et nous infliger un coup moral avec une "malice préméditée," ou que vous fussiez entendé au loin, ce cri de bigoterie, de fanatisme contre nous, ou contre quelqu'autre dénomination chrétienne : non, je pense en conscience, que vous seriez des derniers à le faire. D'après cette conviction j'avertis, que je passerais sans être remarqué à la faveur d'une impression

étrangère que me procureront l'honneur et la libéralité de la presse. Voilà pourquoi, je cherche le droit de répondre au dit article consigné dans vos colonnes, et de corriger quelques-unes des principales balourdises qu'il renferme. "Quand on se rappelle, dit-il, que la "Société de Jésus" est répandue par toute l'Angleterre, où elle possède à elle seule dans le Lancashire, trois établissements magnifiques : qu'elle domine despotiquement, au-dessus des sièges épiscopaux de l'Irlande : qu'elle vient d'exciter une révolution en Suisse, où l'on s'est livré des combats sanglants, rien ne peut paraître plus à-propos, et ne peut venir d'une façon plus inattendue que sa suppression en France." — "On ne peut, continue-t-il, trop étudier l'histoire d'une Société semblable." — "Et comme il y en a beaucoup qui lisent trop rapidement pour réfléchir, il faut, que nous leur disions par avance, que le pouvoir que les Jésuites ont exercé, est établi sur le fait : que l'esprit humain se laisse facilement captiver par le mystère, et par l'idée d'une certaine influence qui a quelque chose de surhumain." — Ce que nous venons de citer n'est qu'une petite partie des bévues et des mensonges renfermés dans l'article précité. Le reste des faussetés qu'il contient encore, peut former un fagot furieusement robuste.

Dans les accusations faibles et injustes de l'*Editeur de l'Albion de New-York*, on peut aisément reconnaître le pied fourchu, le sabot de fer du sectaire anglais, avec cet esprit de haine enracinée, anti-irlandais et anti-catholique funeste héritage de ses pères. Il commence par dire : "La Société des Jésuites est répandue par toute l'Angleterre." En cela il dit quelque chose de vrai ; mais d'après cet aveu, que le lecteur lui demande, pour quelle raison le premier ministre les souffre-t-il sous ses yeux, et encore de la part d'un gouvernement protestant ? pourquoi les protège-t-il ainsi que leurs propriétés, "ces magnifiques établissements," dans le libre exercice de leur constitution religieuse ? Certainement Peel ne craint point qu'ils démembreront l'empire, autrement il les chasserait. Pourquoi notre éditeur n'écrit-il pas à son ami sir Robert, et ne le réveille-t-il pas de cette torpeur où il est plongé, à la vue du danger qui le menace ? oh ! non : c'est qu'il aime mieux l'Amérique que l'Angleterre ; et c'est pourquoi il lui donne à-propos cet avertissement "par avance." Etant le premier objet qui soit cher à ses affections nationales, il faut qu'elle reçoive le bienfait de ses premières lectures sur l'histoire des Jésuites : et quoique les gens de ce côté-ci de l'Atlantique "lisent trop vite pour réfléchir," cependant avec son estimable explication "par avance," ils peuvent faire une provision suffisante "d'histoire" anti-catholique pour assortir ses connaissances graves et philosophiques et par là être en garde contre "le gouvernement rusé et perturbateur des Jésuites." — Joignez à cela, que les Américains qui se glorifient de leurs droits égaux pour ce qui regarde la conscience, garantis à tous les citoyens également, eux qui ont secoué le joug de l'hypocrisie anglaise ainsi que les chaînes flétrissantes du gouvernement britannique, doivent être avertis "par avance" de la part du bienévolé éditeur, qu'il leur faut considérer de quelle manière ils doivent traiter les citoyens Américains, Français, Allemands, Irlandais Catholiques ou Jésuites républicains, quel qu'ils soient. Ce sage et désintéressé lecteur devrait pourtant se rappeler que les Américains sont plutôt un peuple qui est toujours sur le qui vive, dont la vigilance s'étend au loin, et capable d'imaginer quels sont les motifs intéressés d'en donner d'avis qui vient s'offrir lui-même. En vérité, il faudrait être bien stupide ou bien aveugle pour ne pas voir à travers un éditeur aussi diaphane.

"Le despotisme des Jésuites, continue-t-il, domine au-dessus "des sièges épiscopaux de l'Irlande." Les évêques et les prêtres irlandais ne sont point Jésuites. Ces prélats, comme notre très-regretté docteur England et ces prêtres, tels que le Revd. John Carroll du Maryland, devenu premier archevêque de Baltimore, qui vinrent avec Chase Francklin et Charles Carroll de Carrollton pour persuader les Canadiens à demeurer neutres pendant notre lutte révolutionnaire, étaient tous patriotes. C'est leur désir et gloire, comme England et Carroll de servir Dieu et leur patrie. Les Jésuites n'ont donc point un pouvoir despotique sur les évêques et les prêtres. Ils forment le pont de l'arrière-garde du corps du clergé. Ce sont eux et non les Jésuites, qui ont appris aux Irlandais par leurs paroles et par leur exemple, à opposer un pouvoir paisible et une résistance morale à un gouvernement odieux et injuste ; à ces Irlandais, que la finesse de Peel et la bravoure de Wellington